

MARIANNE SÄGEBRECHT CCH POUNDER JACK PALANCE

BAGDAD CAFE

UN FILM DE PERCY ADLON



SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES CLASSICS
FESTIVAL DE CANNES



30^{ÈME} ANNIVERSAIRE - RESTAURATION 4K

STUDIOCANAL présente une production PELÉRIE FILM (avec la participation aux PRO-BCT FILM PRODUKTION HR et BR) "BAGDAD CAFE"
avec MARIANNE SÄGEBRECHT JACK PALANCE CCH POUNDER CHRISTINE KALPHEIM MONICA CALANCA GEORGE AZULAIR DARRIN FLAUG HANS STADLER
scénario BOB TELSON "JAILING YOUS" adaptation BOB TELSON "STREET" réalisation de la réalisatrice PERCY ADLON
coproducteurs ELIZABETH WARDNER REGINE BÄTZ production exécutive DIETRICH VON HARTZDORF production de la société PERCY & ELEONORE ADLON adaptation PERCY ADLON - scénario PERCY

VOCABLE

STUDIOCANAL

BR

TELEPOOL

TAMASA

1



STUDIOCANAL PRÉSENTE

BAGDAD CAFE

UN FILM DE
PERCY ADLON

en version restaurée 4K



SORTIE LE 11 JUILLET 2018



Distribution

TAMASA

5 rue de Charonne - 75011 Paris

contact@tamasadiffusion.com - T. 01 43 59 01 01

www.tamasadiffusion.com



Relations Presse

CYNAPS - Stéphane Ribola

stephane.ribola@gmail.com - 06 11 73 44 06



Abandonnée par son mari, Jasmin atterrit au Bagdad Café, un motel paumé en plein désert californien au bord de la route 66. Seule avec sa fille, son fils et son petit-fils, la patronne, Brenda, tapageuse et insatisfaite, règne sur un petit monde de routiers et de personnages énigmatiques. Par ses talents de prestidigitatrice, Jasmin se fait peu à peu apprécier de tous et remet le café à flot grâce à des tours qu'elle monte avec Brenda. Entre les deux femmes va naître une solide amitié.

REGARD



Le film *Bagdad Café* s'ouvre sur une scène de dispute dont les plans géométriques font penser à ceux de Wenders dans *Paris Texas*. Mais le registre n'est pas le même, les couleurs acidulées l'indiquent. Hymne à la différence, le film se laisse voir avec la légèreté non exempte de lucidité d'une comédie à la Capra.

Percy Adlon a fait ses armes dans le documentaire. «Je n'aime pas la fantaisie pure, détachée de tout contexte réel. J'ai besoin d'une authentique réalité pour m'élever jusqu'à une vision poétique des choses », explique le réalisateur. De là, sans doute, cette impression de proximité. On est en prise directe avec cette Bavaroise au chapeau à plumes égarée dans le désert de Mojave, qui ne sait pas encore que l'amour lui manque. Marianne Sägebrect est énorme, au propre comme au figuré.

Magicienne improvisée, elle relance les affaires d'une tenancière d'hôtel aigrie (CCH Pounder). Représentée nue et tenant dans la main une forme ovoïde par un peintre retraité d'Hollywood (Jack Palance), elle figure une sorte d'*alma mater*. C'est une chose rare que ces personnages bien campés qui laissent entrevoir les vraies origines de l'acteur qui les incarne : la Bavière de Sägebrect, la Russie de Palance - de son vrai nom Palunuik. Rêve d'Amérique et nostalgie des migrants, que la chanson "Calling you", interprétée par Jevetta Steele, porte en elle. Et puis, au milieu de la bigarrure, l'intemporalité, le territoire absolu de la musique de Bach version jazzy. L'immensité du réel, le désert, sont à la mesure de l'homme pour peu qu'il y insuffle de la poésie...

Olivier Père

MARIANNE DE PAFIÈRE

Elle vient de Bavière. Ou d'un horizon fantasque ? Marianne Sägebrecht : humour et générosité.

Marianne Sägebrecht est le reflet exact du personnage de Jasmin, la Bavaroise illuminée de *Bagdad café*. Chaleureuse, douce, généreuse et très, très maternelle. Mais ce que le film laisse à peine deviner, c'est l'humour de cette femme, gourmande de vie et de bons vins, rêveuse, extravertie. Marianne Sägebrecht s'écroule de rire quand elle sort un bon mot, se fâche tout rouge contre tous les gouvernements de droite, et applaudit aux bons scores des écolos dans la région de Munich. Bref, une nature servie par un physique aux rondeurs épanouies et un regard turquoise qui éblouit le visage poupin de Frau Sägebrecht.

Engagée depuis les années soixante-dix dans le théâtre expérimental autrichien, Marianne est découverte en 1988 par Hollywood qui s'extasie devant les performances de cette actrice planante dans le film de Percy Adlon. Mais elle marque tout de suite ses distances avec ce monde qui n'est pas le sien. Pas question de se laisser embobiner dans une carrière américaine. Son pays, c'est la Bavière, et sa vie appartient au théâtre.

Libération - Au début du film, vous apparaissez comme une vision, habillée en Bavaroise en plein désert du Nouveau-Mexique. Mais d'où venez-vous ?

Je suis une vraie Bavaroise, je suis née là-bas. Mais je ne suis pas de Rosenheim, comme dans le film. Ça, j'ai eu du mal à l'assumer et j'ai dit à Percy (Adlon, réalisateur de *Bagdad café*, NDLR) : « Ecoute, tu ne peux pas me faire ça, ce bled est un nid de fachos, c'est le pays de Franz-Josef Strauss ! ». Mais je suis allée à Rosenheim pour travailler sur mon personnage. Je préfère vivre à Munich, c'est beaucoup plus drôle. C'est le seul endroit où je puisse survivre. Je ne suis pas vraiment bavaroise, dans le sens où je ne suis pas comme beaucoup de gens de ce pays, enfermée sur soi-même. Au contraire, moi mon truc, c'est le mélange. Rencontrer et mélanger des gens d'horizons complètement différents et créer quelque chose à partir de là. Quand j'étais petite, je n'arrivais pas à assumer ma « bavarianitude », je disais que je venais en fait du Surinam, et j'adorais Louis II parce que lui aussi ne faisait pas partie du pays bavarois. C'était mon truc pour survivre. Cette apparition dans le désert n'est pas si bizarre que ça, vous savez, il reste très peu de Ba-



varois, de vrais habillés comme dans le film qui vivent dans une espèce de Disneyland. Ils sont comme des derniers indiens d'Allemagne.

Libération - Vous ne vous êtes pas tout de suite dirigée vers une carrière théâtrale, vous avez commencé par être une femme d'intérieur ?

Ma vie est un long voyage qui se poursuit. Quand j'étais petite, je faisais déjà du théâtre, à l'école. Puis, je me suis engagée dans l'action sociale, chose dont je suis très fière. Au début, je recevais chez moi, environ deux fois par mois, je faisais des théâtre-parties. J'invitais un vieux professeur, trois punks, un type rencontré dans la rue et un étudiant. Il y avait de plus en plus de monde. Je faisais la cuisine, des plats du Surinam, bien entendu. A la fin du repas, il y avait des musiciens. Quand je tenais un café-théâtre à Munich, les choses se passaient de la même façon et je veillais à ce que les gens aient l'estomac bien rempli de bonne nourriture.

Libération - En fait, le personnage de Jasmin, c'est vous ?

Oui, tout à fait. Des punks de Berlin ont dit que le film était un conte de fées. Mais ça n'en est pas un, c'est ma vie. Quand j'ai commencé ces spectacles, ce n'était pas dans un but commercial. Ça l'est devenu après. Mais ça ne m'a pas empêchée de me retrouver trois fois à la rue. En fait, c'était une bonne chose, parce que de nouveau j'étais libre. Libre de recommencer. L'année prochaine, je veux être libre pour refaire du théâtre, revenir à la Mère Nature, parce que c'est ma vie.

Vous avez mis un certain temps avant d'arriver au cinéma ?

Oui, parce que j'étais très occupée avec mon théâtre : l'Opéra Curiosa, que je dirigeais. Pour que mes acteurs comprennent que la beauté physique ne doit pas être l'unique obsession d'un acteur - je me sentais un peu seule, vous comprenez - je jouais le rôle de la bonne au nez de cochon. Je crois que certains ont compris la leçon. Jusqu'au jour où un metteur en scène, disons sérieux, me remarque et me propose de jouer dans sa troupe. C'était pour jouer une pièce de Martin Sperr, un auteur qui écrit des pièces « engagées ». Il est bavarois comme moi, et il fait partie de cette toute petite tribu de Bavarois complètement fêlés que j'adore.... Je devais jouer le rôle d'une prostituée, et le metteur en scène souhaitait qu'elle soit vulgaire, qu'elle parle très fort. Mais j'ai refusé, parce que ce n'était pas la réalité, je la voyais comme une femme timide, enfantine et chaleureuse, malgré la tenue genre fouetteuse. Finalement, j'ai eu gain de cause et, un soir, Percy Adlon était dans la salle avec sa femme. Quand il m'a vue, nous avons eu comme un coup de foudre l'un pour l'autre. Et il m'a engagée pour un premier film télé.

Et pour Percy Adlon, vous avez laissé le théâtre ?

Oui, au début c'était difficile. J'ai appris à minimaliser mon jeu qui était un peu exagéré pour le théâtre. Ça a tellement bien marché entre nous qu'il m'a dit à la fin : « un jour, Marianne, j'écirai un film sur toi. » Mais ce qui l'a le plus inspiré chez moi, je crois, c'est deux images qu'il a surprises. Une fois, il m'a vue à la piscine faire la planche pendant une heure sans bouger, l'eau devient comme une mère pour moi. Il m'a vue comme si j'étais morte. Et deux semaines plus tard, il y a une grande soirée pour fêter la fin du tournage et il m'a vue danser le rock sur des talons aiguilles de dix centimètres toute la nuit. Deux visions antagonistes qui me résument complètement et qui l'ont intéressé. Il m'a toujours donné des personnages très stoïques. Ce qui a été dur pour moi, au début. Si vous m'aviez rencontrée il y a cinq ans, j'étais plutôt du genre agité !

Dans le film, vous avez Jack Palance comme partenaire, et il a l'air très passionné. Comment ça s'est passé ?

La première fois que Percy m'a dit que j'allais jouer avec Jack Palance, je croyais que c'était une vanne. Je le connaissais depuis que j'étais une gamine ; Attila, Shane. Je dois dire que j'ai très peur des personnages d'hommes forts paternalistes, en politique aussi d'ailleurs. Jack Palance a près de soixante-dix ans et il appartient encore à un monde où on juge les femmes sur certains critères. J'avais très peur qu'il ne m'aime pas, qu'il n'aime que les gamines de seize ans, ravissantes. En plus, j'avais cette scène où je devais lui montrer un sein, ce qui est déjà difficile pour moi, parce que je suis plutôt timide de nature, et j'avais peur qu'il soit écœuré. Au début, on ne s'est pas du tout parlé, nous avons dix jours devant nous pour préparer cette fameuse scène. Et un jour, il est rentré et m'a fait un clin d'œil. Après je me suis sentie très bien. C'est un drôle de mec, vous savez, sa mère était apache et son père russe, je crois. Sacré métissage !

Libération - Gérard Lefort







PAS UNE RIDE

Sorti en 1987, *Bagdad Café* n'a pas pris une ride ! Si le regard d'aujourd'hui met un peu de côté le crédo tolérance, découverte et acceptation de l'autre, il se pose sur d'admirables interprétations, sur le charme particulier de la réalisation contemplative et la vision onirique et envoûtante de Percy Adlon.

Après une dispute, Jasmin (Marianne Sägebrecht), une touriste allemande, abandonne son mari en plein désert et échoue au Bagdad Café. Un motel en piteux état, géré par l'acariâtre Brenda (CCH Pounder), situé dans une zone désertique, longeant la célèbre route 66. Le café est le refuge de gens en marge de la société. Comme par magie, l'arrivée de la jeune femme va bouleverser la vie de cette communauté à la dérive.

Cette oeuvre rare est une jolie surprise. A la portée de tous, elle subjugué toutefois davantage les âmes romanesques et visionnaires.

La mise en scène de Percy Aldon, cinéaste allemand émigré au État-Unis et connu uniquement pour ce film, est plus qu'originale. Elle joue sur une réalisation simple, faite parfois de plans décadrés et d'effets de répétition qui lui apportent un brin de folie, sans aucun artifice littéraire, et laissant avant tout parler les images. De plus, la lumière crée une atmosphère chaude et surannée. Dans ce récit coloré se mêlent poésie et mélancolie (à l'image de sa chanson phare signée Jevetta Steele), et de ce climat envoutant naissent des liens, là où il n'y avait que désert et chaos. Car *Bagdad Café* est avant tout l'histoire d'une rencontre. Le rapprochement, ambigu entre amour et amitié, de deux femmes, aux caractères différents mais toutes deux submergées par le désespoir et la solitude. Et dont la justesse d'interprétation en fait par ailleurs des personnages aussi attachants qu'émouvants.

Étrangement on s'attend à ce que quelque chose tourne mal, bouleversant cette existence désinvolte et hors du temps, mais il n'en est rien. Ainsi quand certains trouvent cela déconcertant, d'autres y voient justement tout le génie de l'oeuvre ! Le film a son propre langage, peu de dialogues, des silences éloquents, une petite musique folklorique ; véritable leitmotiv qui dynamise le montage en rythmant le temps qui défile.

Rafrichissant, burlesque, troublant, *Bagdad Café* est plus que toute autre chose un film profondément humaniste. Cette oeuvre atypique, si elle ne plaira pas à tous, reste à voir absolument au moins une fois.

[La Dépêche](#)



DANS LA PRESSE

Il y a du miracle dans l'air, et tout l'art de Percy Adlon est de le traiter avec un naturel légèrement teinté d'ironie du plus délicieux effet. On admirera aussi la subtilité avec laquelle ce cinéaste allemand venu du documentaire aborde le cher vieux thème de l'étranger faiseur de prodiges, détesté puis adoré à cause de ses différences. Et l'on se souviendra qu'il a naguère signé un chef-d'œuvre, un film intitulé *Céleste* qui racontait les dernières années de Marcel Proust veillé par sa gouvernante Céleste Albaret. Il proclamait alors son goût pour les gens simples et les sentiments vrais : dans cette Amérique profonde filmée avec une rare acuité, sous l'apparente bizarrerie de son histoire, c'est encore eux qu'il a célébrés.

Le point - Marie-Françoise Leclère





Quatre-vingt-onze minutes de bonheur.

Un miracle ne s'explique pas. A quoi cela tient ? A ces couleurs truquées, à cet humour naïf et sophistiqué, à ces deux interprètes formidables (Marianne Sägebrecht et CCH Ponder), à cette immense gentillesse, cet amour de la vie, à ce style bizarre, déhanché comme le jazz de Monk, à tout cela sûrement. Et à un zeste mystérieux qui est le talent très original de Percy Adlon, un cousin léger, aérien, de Jim Jarmusch. C'est un miracle modeste, certes, ce n'est pas *Fanny et Alexandre*, c'est un miracle de poche ; on l'emporte avec soi, on y repense en souriant, longtemps après. Il vous rend heureux, un peu baba ; c'est peut-être une dope, ce film. Vous en serez fou, ce sera le titre à la mode dès demain. Tant mieux.

Le Monde - Michel Braudeau



Sacrée partie de dames. Quel choc !

Bon Dieu, que ça fait du bien ! Enfin un film américain totalement original ! Enfin un vrai plaisir de cinéma ! Quand on sort de *Bagdad café*, on se demande si on vient d'avoir une hallucination. On est comme l'héroïne du film, qui au début, est frappée par la vision de deux faisceaux lumineux qui s'impriment magiquement dans le ciel californien. A partir de là, le monde bascule. La réalité reste en rade et les portes du rêve s'ouvrent en grand pour découvrir un petit bout de terrain caillouteux accablé de soleil où l'on a très vite envie d'aller planter sa tente.

On voit bien que c'est cette harmonie qui est au centre de *Bagdad Café*. Tout est fait pour retrouver une lumière, une couleur et composer un tableau humain qui aurait quelque chose à voir avec le bonheur. La magie vient de ce que Percy Adlon réussit à nous donner l'illusion que tout cela pourrait être vrai. Et en plus, c'est drôle.

L'Humanité - Gilles Le Morvan

Entre réalité et féerie, un mélange explosif

Toute l'astuce de Percy Adlon dans cette merveille baptisée *Bagdad café* est d'avoir su associer des contraires, confronter des êtres somme toute ordinaires qui n'avaient aucune chance de se rencontrer, et d'observer la réaction chimico-culturelle du mélange avec un œil ironique, tendre et curieux. Et, comme l'affaire se passe dans le désert du Nevada, comme elle est isolée de toute influence étrangère, « in vitro », diraient les biologistes, l'expérience a le charme d'une vérité insolite, d'une découverte trop longtemps ignorée.

Le hasard amène une volumineuse bavaroise coiffée de son chapeau vert à plumes et bardée de ses convictions de ménagère infatigable dans un motel délabré où sommeille une famille de Noirs qui pratiquent comme un art le laisser-aller du *farniente*, à l'exception de l'ultime rejeton qui s'acharne à jouer un Prélude de Bach sur un piano aux dents de chameau, comme l'eût constaté Prévert. Au terme de l'anecdote, il ne fera plus de fausses notes ; toute poussière aura disparu de l'environnement, et le Bagdad Café, étape obligée sur la route de Las Vegas, sera devenu un haut lieu de divertissement, les Noirs ayant réveillé au contact de la Tyrolienne leur sens du spectacle et de leur rythme.

Le cheminement de la métamorphose est réglé avec une intelligence qui, sans décoller du réalisme, engendre des péripéties teintées de fulgurances poétiques très enivrantes. On assiste à la mise à feu d'une fusée dont toute l'énergie est engendrée par le contact d'éléments passifs qui progressivement réactivent leurs instincts endormis. Miracle en fin de compte d'une amitié naissante, irrésistible, entre gens de la même espèce humaine que rien - et surtout pas la géographie - n'appelait à vivre ensemble. C'est sain, dynamique, avec juste ce qu'il faut d'humour pour n'être pas moralisateur. On s'amuse, et le message n'en est que plus efficace.



Divine surprise. Irrésistible d'humour et de loufoquerie.

Tout est dans les personnages, donc. Et dans les comédiennes, Marianne Sägebrecht, qui joue Jasmin, est totalement irrésistible. Elle joue de son physique, tout droit sorti d'une fête de la bière, physique poupin de grosse Bertha, en décalage total avec sa timidité et son désarroi. Et il suffit de la voir, dans ce décor qui ne ressemble à rien, pour que survenue le rire.

Avec finesse, Percy Adlon multiplie les moments comiques : de la grande scène du nettoyage à celle du boomerang, des malentendus initiaux - l'aspirateur - à la complicité finale.

En face d'elle, CCH Pounder, une sorte de Whoopi Goldberg stressée, compose avec intelligence un personnage plus convenu mais tout de même hilarant. Sans oublier Jack Palance, qu'on a plaisir à retrouver dans un petit rôle.

Film sur l'imaginaire et la tolérance, mais film sans message, et sans lourdeur, *Bagdad calé* est une pure merveille. Il a l'art de rendre familier, et hospitalier, un décor qui ne l'est pas, de rendre crédibles des personnages incroyables et de maintenir avec légèreté une narration ténue, où le détail compte plus que l'essentiel. A peu de choses près, un film parfait.

Voici le film le plus étrange et le plus stimulant à provenir des États-Unis depuis bien des mois. Enfin un metteur en scène qui bouscule les schémas du cinéma préfabriqué, pulvérise les formules toutes faites pour ciseler un petit chef-d'œuvre d'impertinence et de poésie. Une manière d'avant-gardisme visible par tous, ce qui n'est pas fréquent.

Tout en jetant un petit coup de projecteur sur une certaine Amérique profonde, celle du désenchantement, de la crise et des derniers hippies, tout en peignant, avec infiniment de tendresse pour eux, une galerie de personnages curieux et attachants, tout en décrivant ces relations d'amour-rejet entre deux femmes que tout oppose, Percy Adlon a réussi un film « post-underground », plein d'humour, en utilisant avec virtuosité les effets de caméra, les filtres de lumière, les angles de prise de vue. Pas vraiment un film à message ni une démonstration technique mais un produit personnalisé à l'opposé d'un cinéma aseptisé. A l'ironie du regard du jeune réalisateur s'ajoute l'humanisme débonnaire, la luminosité chaleureuse de Marianne Sägebrect (Jasmin) qui parvient à faire oublier d'un sourire, d'un clin d'œil, d'un geste, un physique ingrat. Tous les acteurs sont sublimes de simplicité et d'efficacité, à commencer par l'interprète de Brenda, une Noire électrique qui répond au nom chimico-hermétique de CCH Pounder.



BAGDAD CAFE

CÉSAR DU MEILLEUR FILM ÉTRANGER - 1989

réalisation Percy Adlon

production & scénario Percy & Eleonore Adlon

sur une histoire de Percy Adlon

directeur de la photographie Bernd Heinl

son Heiko Hinderks

montage Norbert Herzner

décors Bernt Amadeus Capra

costumes Elizabeth Warner & Regine Bätz

musique Bob Telson « Calling You » interprétée par Jevetta Steele

producteur exécutif Dietrich Von Watzdorf

production Pelemele film production

en co-production avec Pro-ject Filmproduktion HR et BR

Allemagne - 1987 - 1h35 - Couleur - 1,85 - VOSTF - DCP 4K version restaurée

© PELEMELE 1987

GÉNÉRIQUE

Marianne Sägebrecht Jasmin Münchgstettner

Jack Palance Rudi Cox

CCH Pounder Brenda

Christine Kaufmann Debby

Monica Calhoun Phyllis

George Aguilar Cahuenga

Darron Flagg Salomo

Hans Stadlbauer Münchgstettner

BAGDAD CAFE

Edition Blu-Ray et DVD en version restaurée, le 18 juillet - Studiocal





STUDIOCANAL



TAMASA - 5 rue de Charonne - 75011 Paris

www.tamasadiffusion.com